

Les Littératures francophones en classe de Français FLE

Virginie Brinker

Virginie.Brinker@u-bourgogne.fr

<http://la-plume-francophone.over-blog.com/>

Bibliographie sélective

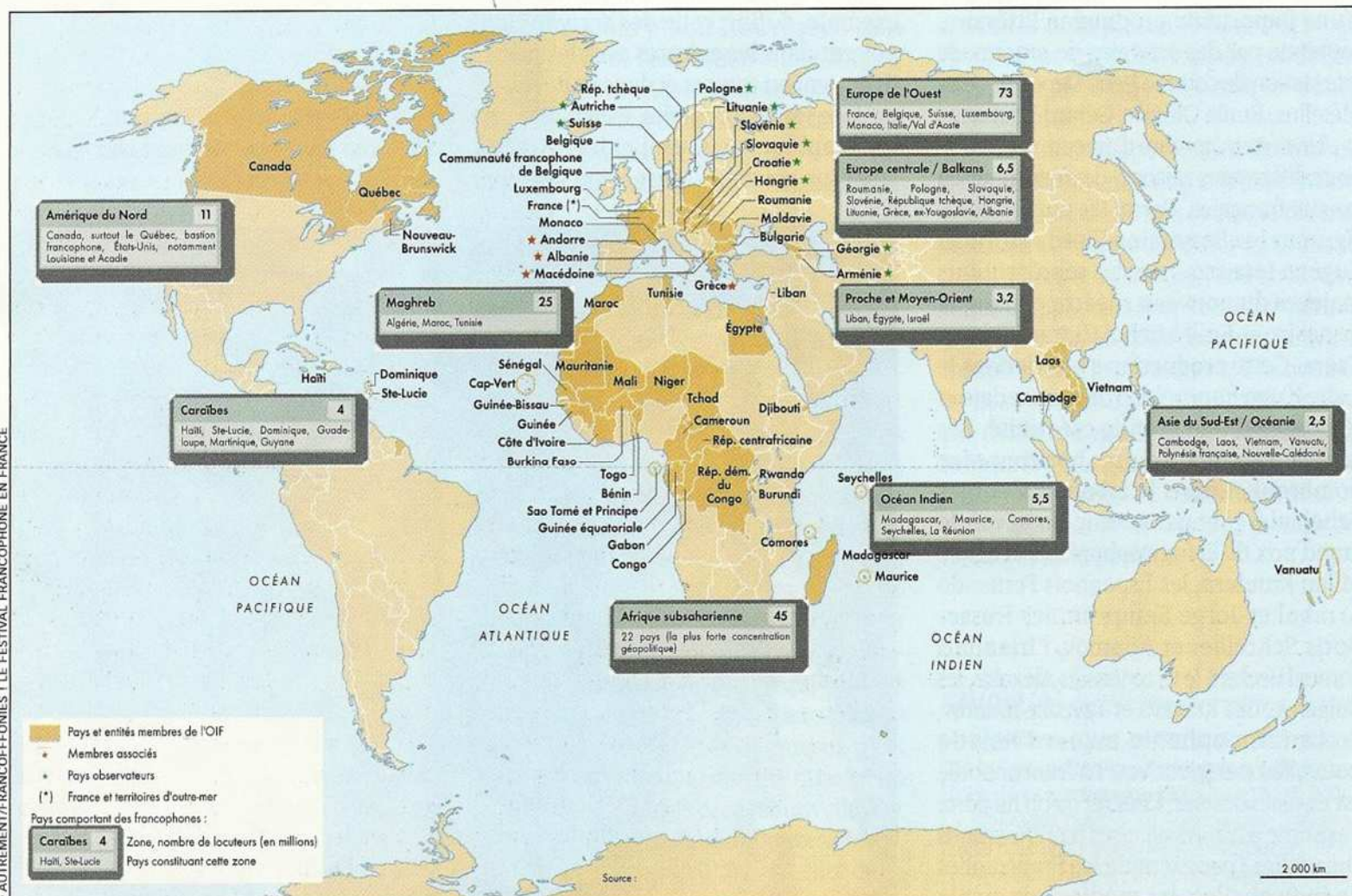
Dominique Combe, *Poétiques francophones*, Hachette, « Contours littéraires », 1995

Dominique Combe, *Les littératures francophones. Questions, débats, polémiques*, PUF, 2010

Michel Le Bris et Jacques Rouaud (dir.), *Pour une littérature-monde*, Gallimard, 2007

Jean-Marc Moura, *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, PUF, « Quadrige Manuels », 1999

Josias Semujanga, « Panorama des littératures francophones », in Christiane Ndiaye (dir.), *Introduction aux littératures francophones, Afrique, Caraïbe, Maghreb*, Presses de l'Université de Montréal, 2004



I/ L'Histoire avec sa grande hache

**L'esclavage
La colonisation**

**II/ Traumatismes contemporains
La figure de l'enfant-soldat
Dire l'exil**

**III/ Décloisonner les imaginaires : la littérature comme
phénomène transculturel et l'intertextualité**

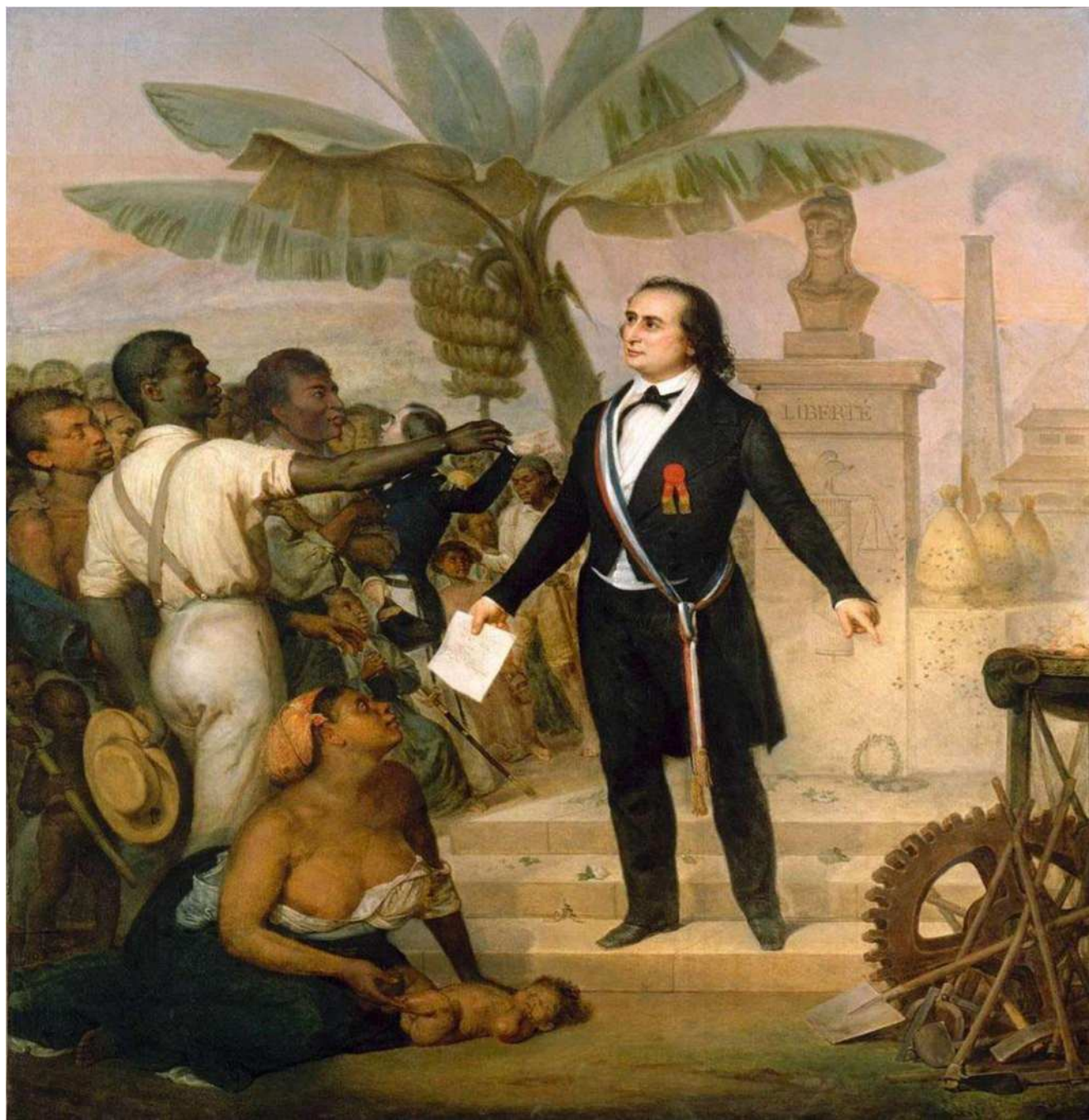
« L'Histoire avec sa grande hache »

L'esclavage

- TDC n°1036, 15 mai 2012 : *Afrique, esclavage et traite*, SCEREN, CNDP

<http://www.cndp.fr/tdc/tous-les-numeros/afrique-esclavage-et-traite.html>

- « *C'est à ce prix que vous mangez du sucre...* »,
Les discours sur l'esclavage d'Aristote à Césaire, Flammarion, « Etonnants Classiques », Anthologie, 2006.

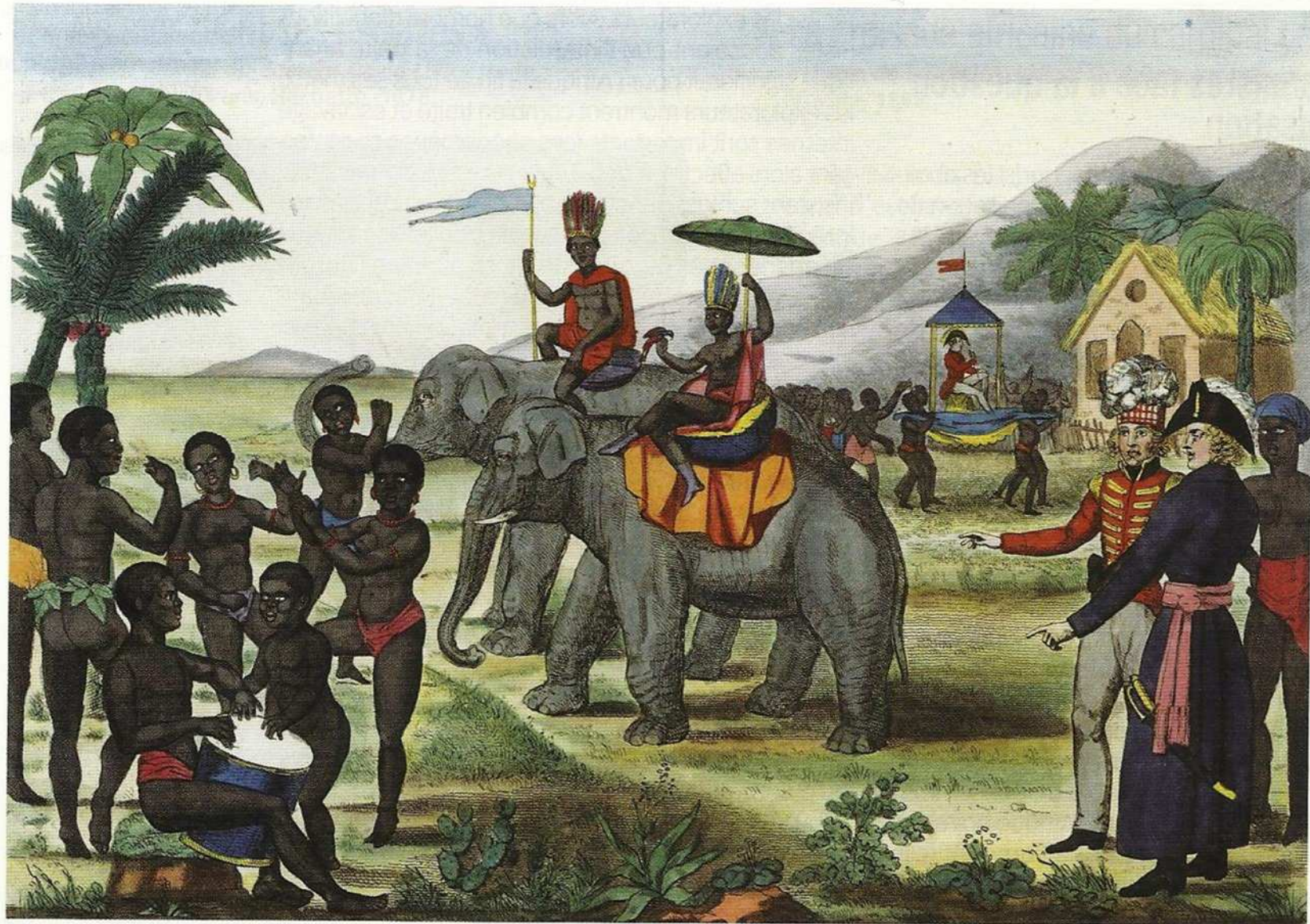


● François-Auguste Biard, *L'Abolition de l'esclavage dans les colonies françaises en 1848, 1849*. Huile sur toile, 260 x 392 cm.
Versailles, châteaux de Versailles et du Trianon.



© GÉRARD BLOT/RMN

● *Réjouissances des Africains à l'occasion de l'abolition de la traite des Noirs, d'après le traité de paix des puissances alliées, le 9 novembre 1815.* Estampe, 1815. Paris, Bibliothèque nationale de France.





ANTIQUITÉ

L'esclavage est une institution largement répandue en Afrique et attestée en Égypte et en Nubie depuis la plus haute Antiquité.



VII^e SIÈCLE

L'édification d'un vaste empire musulman impulse des traites (transahariennes, orientales) qui s'étendent sur treize siècles. Elles touchent 17 millions d'Africains.



1324

Mansa Mousa, roi du Mali, se rend en pèlerinage à La Mecque avec une suite de 12 000 esclaves.



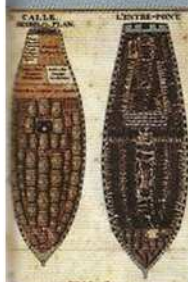
1444

Les premiers captifs africains, raziés au Sahara occidental, sont mis en vente à Lagos (Algarve) par les Portugais.



1580

Cervantès, après avoir été capturé et vendu comme esclave, est libéré par les frères trinitaires. On estime à 1 million le nombre d'esclaves blancs en Afrique du nord entre 1530 et 1780.



XVI^e SIÈCLE

Essor de la traite atlantique : en un peu plus de quatre siècles, plus de 11 millions d'esclaves sont déportés aux Amériques, surtout pour travailler dans les grandes plantations.



XIX^e SIÈCLE

Augmentation spectaculaire de la traite et de l'esclavage, pour répondre au besoin de main-d'œuvre aux Amériques mais aussi au Moyen-Orient et en Afrique.



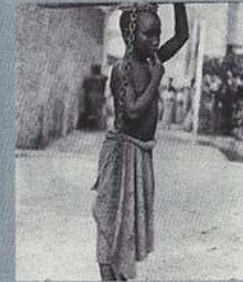
1808

L'Angleterre interdit la traite à ses ressortissants. Les bateaux de la Royal Navy arraisonnent les navires négriers et rapatrient les esclaves raziés.



1839

Longtemps après les protestants, le pape dénonce la traite des Noirs, marquant ainsi le début de la croisade antiesclavagiste de l'Église catholique.



VERS 1900

Malgré l'abolition officielle de l'esclavage à Zanzibar (1897-1909), des milliers d'esclaves y sont encore employés.

David Diop, *Coups de Pilon*, Présence africaine, Poésie, 2004, p. 23 et 45, [1973]

AFRIQUE

A ma mère

Afrique mon Afrique
Afrique des fiers guerriers dans les savanes ancestrales
Afrique que chante ma grand-Mère
Au bord de son fleuve lointain
Je ne t'ai jamais connue
Mais mon regard est plein de ton sang
Ton beau sang noir à travers les champs répandu
Le sang de ta sueur
La sueur de ton travail
Le travail de l'esclavage
L'esclavage de tes enfants
Afrique dis-moi Afrique
Est-ce donc toi ce dos qui se courbe
Et se couche sous le poids de l'humilité
Ce dos tremblant à zébrures rouges
Qui dit oui au fouet sur les routes de midi
Alors gravement une voix me répondit
Fils impétueux cet arbre robuste et jeune
Cet arbre là-bas
Splendidement seul au milieu de fleurs blanches et fanées
C'est l'Afrique ton Afrique qui repousse
Qui repousse patiemment obstinément
Et dont les fruits ont peu à peu
L'amère saveur de la liberté.

TÉMOIGNAGE

Je ne suis pas né pour les plantations à profit
Je ne suis pas né pour les baisers de reptiles
Je ne suis pas né pour les alcools à propagande
Je ne suis pas né pour les citadelles de sable
Je ne suis pas né pour fabriquer la Mort
Des jungles asiatiques aux rives du Niger
Je ne suis pas né pour meubler les cirques à Nègres
Je ne suis pas né pour le salut automatique
O cet appel qui me vient du ciel
La sombre caravane du désespoir en fuite
Et voici que l'aile humide de la Victoire
Frôle en tournoyant mon cœur attentif
Je suis né fort du ventre des tempêtes marines
Je suis né pour briser à coups de pierres dures
La carapace tenace de nos faux paradis
Hurler dans le ciel rouge l'impatience africaine
Caresser le bronze mouvant des Nègresses
Et vivre vivre l'anxiété des soirs de Liberté.

Caliban entre.

CALIBAN

Uhuru!

PROSPERO

Qu'est-ce que tu dis?

CALIBAN

Je dis Uhuru!

PROSPERO

Encore une remontée de ton langage barbare. Je t'ai déjà dit que je n'aime pas ça. D'ailleurs, tu pourrais être poli, un bonjour ne te tuerait pas!

CALIBAN

Ah! J'oubliais... Bonjour. Mais un bonjour autant que possible de guêpes, de crapauds, de pustules et de fiente. Puisse le jour d'aujourd'hui hâter de dix ans le jour où les oiseaux du ciel et les bêtes de la terre se rassasieront de ta charogne!

PROSPERO

Toujours gracieux je vois, vilain singe! Comment peut-on être si laid!

CALIBAN

Tu me trouves laid, mais moi je ne te trouve pas beau du tout! Avec ton nez crochu, tu ressembles à un vieux vautour!

CALIBAN

D'abord ce n'est pas vrai. Tu ne m'as rien appris du tout. Sauf, bien sûr à baragouiner ton langage pour comprendre tes ordres : couper du bois, laver la vaisselle, pêcher le poisson, planter les légumes, parce que tu es bien trop fainéant pour le faire. Quant à ta science, est-ce que tu me l'as jamais apprise, toi? Tu t'en es bien gardé! Ta science, tu la gardes égoïstement pour toi tout seul, enfermée dans les gros livres que voilà.

PROSPERO

Sans moi, que serais-tu?

CALIBAN

Sans toi? Mais tout simplement le roi! Le roi de l'île! Le roi de mon île, que je tiens de Sycorax, ma mère.

PROSPERO

Il y a des généalogies dont il vaut mieux ne pas se vanter. Une goule! Une sorcière dont, Dieu merci, la mort nous a délivrés!

CALIBAN

Morte ou vivante, c'est ma mère et je ne la renierai pas! D'ailleurs, tu ne la crois morte que parce que tu crois que la terre est chose morte... C'est tellement plus commode! Morte, alors on la piétine, on la souille, on la foule d'un

pied vainqueur! Moi, je la respecte, car je sais qu'elle vit, et que vit Sycorax.

Sycorax ma mère!

Serpent! Pluie! Éclairs!

Et je te retrouve partout :

Dans l'œil de la mare qui me regarde, sans ciller, à travers les scirpes.

Dans le geste de la racine tordue et son bond qui attend.

Dans la nuit, la toute-voyante aveugle, la toute-flaireuse sans naseaux!

... D'ailleurs souvent par le rêve elle me parle et m'avertit...

Tiens, hier encore, lorsque je me voyais à plat ventre sur le bord du marigot, lapant une eau fangeuse, et que la Bête s'appêtait à m'assaillir, un bloc de rocher à la main.

PROSPERO

En tout cas, si tu continues, ta sorcellerie ne te mettra pas à l'abri du châtime.

CALIBAN

C'est ça! Au début, Monsieur me cajolait : Mon cher Caliban par çï, mon petit Caliban par là! Dame! Qu'aurais-tu fait sans moi, dans cette contrée inconnue? Ingrat! Je t'ai appris les arbres, les fruits, les oiseaux, les saisons, et maintenant je t'en fous... Caliban la brute! Caliban l'esclave! Recette connue! l'orange pressée, on en rejette l'écorce!

PROSPERO

Oh!

CALIBAN

Je mens, peut-être? C'est pas vrai que tu m'as fichu à la porte de chez toi et que tu m'as logé dans une grotte infecte? Le ghetto, quoi!

PROSPERO

Le ghetto, c'est vite dit! Elle serait moins « ghetto » si tu te donnais la peine de la tenir propre! Et puis il y a une

chose que tu as oublié de dire, c'est que c'est ta lubricité qui m'a obligé de t'éloigner. Dame! Tu as essayé de violer ma fille!

CALIBAN

Violer! violer! Dis-donc, vieux bouc, tu me prêtes tes idées libidineuses. Sache-le : Je n'ai que faire de ta fille, ni de ta grotte, d'ailleurs. Au fond, si je rouspète, c'est pour le principe, car ça ne me plaisait pas du tout de vivre à côté de toi : tu pue des pieds!

PROSPERO

Mais je ne t'ai pas appelé pour discuter! Oustel! Au travail! Du bois, de l'eau, en quantité! Je reçois du monde aujourd'hui.

CALIBAN

Je commence à en avoir marre! Du bois, il y en a un tas haut comme ça!

PROSPERO

Caliban, j'en ai assez! Attention! Si tu rouspètes, la trique! Et si tu lanternes, ou fais grève, ou sabotes, la trique! La trique, c'est le seul langage que tu comprends; eh bien, tant pis pour toi, je te le parlerai haut et clair. Dépêche-toi!

CALIBAN

Bon! J'y vais... mais pour la dernière fois. La dernière, tu entends! Ah! j'oubliais... j'ai quelque chose d'important à te dire.

PROSPERO

D'important? Alors, vite, accouche.

CALIBAN

Eh bien, voilà : j'ai décidé que je ne serai plus Caliban.

PROSPERO

Qu'est-ce que cette foutaise? Je ne comprends pas!

CALIBAN

Si tu veux, je te dis que désormais je ne répondrai plus au nom de Caliban.

PROSPERO

D'où ça t'est venu?

CALIBAN

Eh bien, y a que Caliban n'est pas mon nom. C'est simple!

PROSPERO

C'est le mien peut-être!

CALIBAN

C'est le sobriquet dont ta haine m'a affublé et dont chaque rappel m'insulte.

PROSPERO

Diablo! On devient susceptible! Alors propose... Il faut bien que je t'appelle! Ce sera comment? *Cannibale* t'irait bien, mais je suis sûr que tu n'en voudras pas! Voyons, Hannibal! Ça te va! Pourquoi pas! Ils aiment tous les noms historiques!

CALIBAN

Appelle-moi X. Ça vaudra mieux. Comme qui dirait l'homme sans nom. Plus exactement, l'homme dont on a *soûlé* le nom. Tu parles d'histoire. Eh bien ça, c'est de l'histoire, et fameuse! Chaque fois que tu m'appelleras, ça me rappellera le fait fondamental, que tu m'as tout volé et jusqu'à mon identité! Uhuru!

Il se retire.

Aimé Césaire,
Une Tempête, I,2
Seuil, « Points », 1997,
p. 24-28, [1969]

La Colonisation

Les blancs pestent contre la piquûre des moustiques. Celle des « fourous » les irrite. Ils craignent les mouches-maçonnes. Ils ont peur de cette écrevisse de terre qu'est « prakongo », le scorpion, qui vit, noir, annelé et venimeux, parmi les toitures ruineuses, sous la pierraille ou au cœur des décombres.

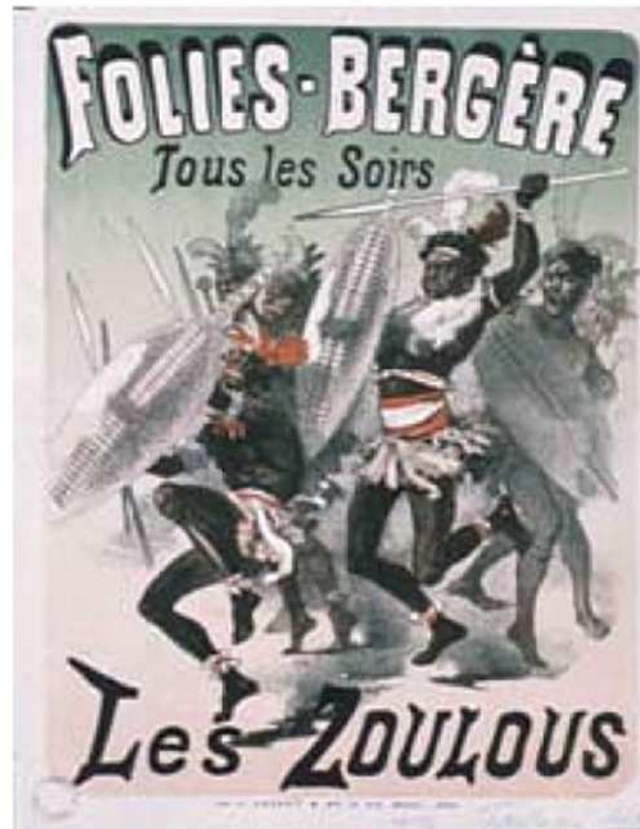
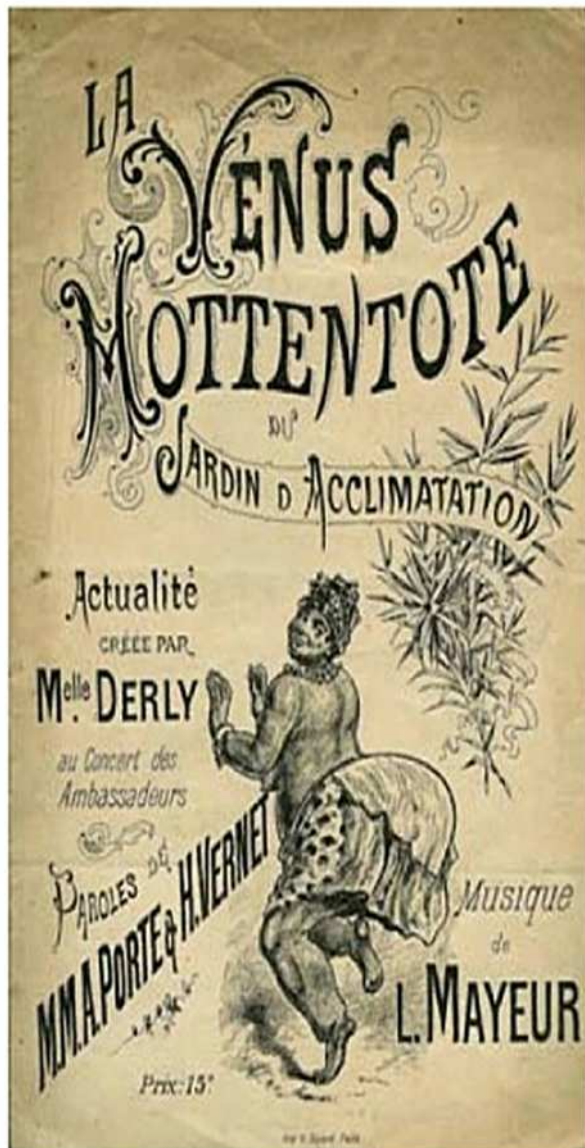
En un mot, tout les inquiète. Comme si un homme digne de ce nom devait se soucier de tout ce qui vit, rampe ou s'agite autour de lui!

Les blancs, aha! les blancs... N'affirmait-on pas que leurs pieds n'étaient qu'une infection? Quelle idée aussi que de les emboîter en des peaux noires, blanches ou couleur de banane mûre! Et s'il n'y avait encore que leurs pieds à puer! Lalala, mais tout leur corps transpirait une odeur de cadavre!

On peut admettre, à la rigueur, qu'on se protège les pieds de

cuir cousu. On évite ainsi de se les déchirer sur les dures arêtes des plateaux de latérite¹. Mais se garantir les yeux de verres blancs ou noirs, ou couleur de ciel, par beau temps, ou couleur ventre de gendarme! Mais se couvrir la tête de petits paniers ou de calebasses d'espèce singulière, voilà, N'Gakoura! qui tourneboulait l'entendement.

René Maran, *Batouala*, 1921



Voir : Exhibitions,
L'Invention du
sauvage,

<http://www.quaibrany.fr/fr/programmation/expositions/expositions-passees/exhibitions.html>

<http://www.cndp.fr/tout/tous-les-numeros/exhibitions-l'invention-du-sauvage.html>



Traumatismes contemporains

Et d'abord... et un... M'appelle Birahima. Suis p'tit nègre. Pas parce que suis black et gosse. Non ! Mais suis p'tit nègre parce que je parle mal le français. C'é comme ça. Même si on est grand, même vieux, même arabe, chinois, blanc, russe, même américain ; si on parle mal le français, on dit on parle p'tit nègre, on est p'tit nègre quand même. Ça, c'est la loi du français de tous les jours qui veut ça.

... Et deux... Mon école n'est pas arrivée très loin ; j'ai coupé cours élémentaire deux. J'ai quitté le banc parce que tout le monde a dit que l'école ne vaut plus rien, même pas le pet d'une vieille grand-mère. (C'est comme ça on dit en nègre noir africain indigène quand une chose ne vaut rien. On dit que ça vaut pas le pet d'une vieille grand-mère parce que le pet de la grand-mère foutue et malingre ne fait pas de bruit et ne sent pas très, très mauvais.) L'école ne vaut pas le pet de la grand-mère parce que, même avec la licence de l'université, on n'est pas fichu d'être infirmier ou instituteur dans une des républiques bananières corrompues de l'Afrique francophone. (République bananière signifie apparemment démocratique, en fait régie par des intérêts privés, la corruption.) Mais fréquenter jusqu'à

[...]

... Et trois... suis insolent, incorrect comme barbe d'un bouc et parle comme un salopard. Je dis pas comme les nègres noirs africains indigènes bien cravatés : merde ! putain ! salaud ! J'emploie les mots malinkés comme faforo ! (Faforo ! signifie sexe de mon père ou du père ou de ton père.) Comme gnamokodé ! (Gnamokodé ! signifie bâtard ou bâtardise.) Comme Walahé ! (Walahé ! signifie Au nom d'Allah.) Les Malinkés, c'est ma race à moi. C'est la sorte de nègres noirs africains indigènes qui sont nombreux au nord de la Côte-d'Ivoire, en Guinée et dans d'autres républiques bananières et foutues comme Gambie, Sierra Leone et Sénégal là-bas, etc.

... Et quatre... Je veux bien m'excuser de vous parler vis-à-vis comme ça. Parce que je ne suis qu'un enfant. Suis dix ou douze ans (il y a deux ans grand-mère disait

[...]

... Et six... C'est vrai, suis pas chic et mignon, suis maudit parce que j'ai fait du mal à ma mère. Chez les nègres noirs africains indigènes, quand tu as fâché ta maman et si elle est morte avec cette colère dans son cœur elle te maudit, tu as la malédiction. Et rien ne marche chez toi et avec toi.

Suis pas chic et mignon parce que suis poursuivi par les gnamas de plusieurs personnes. (Gnama est un gros mot nègre noir africain indigène qu'il faut expliquer aux Français blancs. Il signifie, d'après Inventaire des particularités lexicales du français en Afrique noire, l'ombre qui reste après le décès d'un individu. L'ombre qui devient une force immanente mauvaise qui suit l'auteur de celui qui a tué une personne innocente.) Et moi j'ai tué beaucoup d'innocents au Liberia et en Sierra Leone où j'ai fait la guerre tribale, où j'ai été enfant-soldat, où je me suis bien drogué aux drogues dures. Je suis poursuivi par les gnamas, donc tout se gâte chez moi et avec moi. Gnamokodé (bâtardise) !

Me voilà présenté en six points pas un de plus en chair et en os avec en plume ma façon incorrecte et insolente de parler. (Ce n'est pas en plume qu'il faut dire mais en prime. Il faut expliquer en prime aux nègres noirs africains indigènes qui ne comprennent rien à rien. D'après Larousse, en prime signifie ce qu'on dit en plus, en rab.)

Voilà ce que je suis ; c'est pas un tableau réjouissant. Maintenant, après m'être présenté, je vais vraiment, vraiment conter ma vie de merde de damné.

Ahmadou Kourouma,
Allah n'est pas obligé, 2000

La non-coïncidence entre la langue maternelle et la langue culturelle n'est pas propre au colonisé. Mais le bilinguisme colonial ne peut être assimilé à n'importe quel dualisme linguistique. La possession de deux langues n'est pas seulement celle de deux outils, c'est la participation à deux royaumes psychiques et culturels. Or ici, *les deux univers symboliques, portés par les deux langues, sont en conflit* : ce sont ceux du colonisateur et du colonisé.

En outre, la langue maternelle du colonisé, celle qui est nourrie de ses sensations, ses passions et ses rêves, celle dans laquelle se libèrent sa tendresse et ses étonnements, celle enfin qui recèle la plus grande charge affective, celle-là précisément est *la moins valorisée*. Elle n'a aucune dignité dans le pays ou le concert des peuples. S'il veut obtenir un métier, construire sa place, exister dans la cité et dans le monde, il doit d'abord se plier à la langue des autres, celle des colonisateurs, ses maîtres. Dans le conflit linguistique qui habite le colonisé, sa langue maternelle est l'humiliée, l'écrasée. Et ce mépris, objectivement fondé, il finit par le faire sien. De lui-même, il se met à écarter cette langue infirme, à la cacher aux yeux des étrangers, à ne paraître à l'aise que dans la langue du colonisateur. En bref, le bilinguisme colonial n'est ni une diglossie, où coexistent un idiome populaire et une langue de puriste, appartenant tous les deux au même univers affectif, ni une simple richesse polyglotte, qui bénéficie d'un clavier supplémentaire mais relativement neutre ; c'est un *drame linguistique*.

A. Memmi, *Portrait du colonisé suivi du Portrait du colonisateur*, 1957, Paris, rééd. J-J.Pauvert, pp.144-45.

Dire l'exil

J'ai une cousine qui s'appelle Welissané. Elle a fait la France. C'est comme ça qu'elles disent toutes, pour parler de ceux qui ont voyagé hors des frontières du continent. C'est comme si l'Occident était une grande guerre à laquelle ne survivaient que les plus méritants. Elle a fait la France. Elle est partie sans papiers, il y a seulement deux ans. Là-bas, elle a pu trouver du travail et un Blanc qui l'a épousée. Elle n'a pas eu à se vendre comme nous devons le faire. Alors, je me dis qu'une fois partie, je ferai ce que bon me semble. Comme elle, je trouverai un emploi.

Après tout, elle n'a rien de plus que moi. Et si un Blanc a bien voulu de sa peau aussi noire que le charbon et de ses cheveux aussi rêches que la paille de fer dont on se sert pour récurer le fond des marmites, il y en aura bien un pour moi. Il y a quelques mois, elle est revenue au pays. Elle voulait présenter son Blanc à la famille parce qu'ils allaient bientôt se marier. Elle en avait, de jolies robes ! Et puis des pantalons en cuir. Elle ne parlait plus comme nous, et même son odeur avait changé. Elle sentait la France. Elle était devenue une déesse.

Tout le monde la regardait. Tous avaient une requête à lui soumettre, un conseil à lui demander. Avant, elle était comme moi. Personne ne prenait sa hauteur. Elle mangeait dans la cuisine, lorsque les hommes de la maison avaient terminé. Son mari et elle n'ont pas logé dans la famille. Ils étaient habitués à un autre confort que celui de nos nattes posées à même le sol où se dandinent des cafards si gros qu'on croirait des crabes. Ils avaient pris une suite au Prince des Côtes.

Les autres l'écoutaient sans rien dire. À travers les interstices qui séparaient les planches montées à la

va-vite, un rayon de soleil tentait une percée et éclairait son visage. Ensuite, il trouvait un autre espace où s'infiltrer et délaissait un moment sa figure de cuivre. Elle s'est tue un instant, et puis elle a soupiré : J'ai bien observé tout cela. Comment Welissané n'avait plus une minute pour moi qui étais la seule informée de ses projets de fuite. Je ne l'ai jamais trahie. Quand on a demandé où elle était, j'ai haussé les épaules. Elle avait un fils de trois ans que sa mère a dû prendre à sa charge. La famille a cru qu'elle était morte, mais on s'est refusé à la pleurer tant qu'on n'avait pas vu le corps.

À son retour, on a présenté son fils à son mari en lui disant que c'était son petit frère. On lui a dit que les enfants d'ici appelaient toutes les femmes maman, que c'était normal. Elle n'a porté le gamin que deux secondes. Il était si sale ! Elle avait les yeux qui lui disaient mouf dé¹. Je ne l'ai pas trahie. Elle ne m'a pas adressé la parole et ne m'a même pas apporté un soutien-gorge, mais je ne l'ai pas trahie... Quand je pense qu'elle avait emporté deux de mes robes et une paire de Charles Jourdan que m'avait donnée ma patronne !

Oui, je l'ai bien regardée. J'ai pensé à toutes les prières que j'avais dites pour que Nyambey la protège. Moi aussi, j'avais fini par la croire morte. Nous nous étions dit qu'elle m'écritait... J'avais loué une boîte exprès, au bureau de poste. Elle n'a jamais écrit. Pas un mot. Je me suis dit que je partirais aussi.

Welissané et moi étions les moins chères¹ de la famille. On nous traitait comme des esclaves et nous dormions toutes les deux dans une vieille case en carabote². Notre logis prenait l'eau dès les premières pluies.

J'ai économisé mon salaire pendant des mois. Il n'était pas suffisant pour payer le passage. Je suis allée voir Lumière. Je lui ai demandé de m'avancer le reste. Il a dit que c'était beaucoup d'argent, que je devrais le rembourser. Je le ferai. En un rien de temps, c'est certain. Il n'a fallu que deux ans à Welissané. Moi aussi, je ferai l'Europe. Je reviendrai et j'achèterai une maison près des rives de la Tubé. Il y aura une terrasse tout en haut d'où on pourra voir l'Afrique entière, comme chez ma patronne.

Avant de se trouver parmi les ombres, Mukom était femme de ménage chez des bourgeois de Sombé. Elle avait parlé sans une expression sur le visage. Ce n'était pas après un rêve qu'elle courait, mais après une revanche sur la vie. Elle était à la fois orgueilleuse et naïve. Elle pensait vraiment que les trottoirs de Paris ou de Madrid la laisseraient s'échapper pour aller trouver un emploi et un mari blanc. Parce que c'est pour faire le trottoir qu'elles partent toutes.

Léonora Miano,
Contours du jour qui vient, 2006

A son troisième congé, il commença à bâtir son imposante demeure. Le soir de la pose de la première pierre, son père, qui avait présidé aux bénédictions, succomba. Excès de bonheur ? Crise cardiaque ? L'infirmier n'était pas là pour le dire. Parce qu'on l'aimait trop pour laisser son âme errer longtemps entre

deux mondes, on eut vite fait de l'enterrer avant d'aller s'empiffrer des succulents repas d'obsèques offerts par son fils. La veuve entama sa réclusion, on respecta trois jours de deuil, ponctués par les lamentations des pleureuses et les appels aux repas. Après avoir honoré la mémoire de son père à grands frais, le vacancier relança les travaux.

Chaque miette de vie doit servir à conquérir la dignité !

Cette maison lui assurerait à jamais le respect et l'admiration des villageois. Le gros œuvre était fini lorsqu'il vendit à Barbès les divers cadeaux reçus des villageois. Aux vacances suivantes, il termina sa maison, fit déménager les siens de la bicoque natale et prit une deuxième épouse, un peu plus moderne que la première. Elle était bonne à tout faire chez des bourgeois de la capitale, dont elle singeait les manières et le langage. Dégoulinante de sueur dans ses longues robes de basin, les talons enfoncés dans le sable, elle jouait de son regard et intercalait quelques mots français dans ses phrases. Elle n'eut que deux ans pour profiter des privilèges de la nouvelle élue. Une troisième, puis une quatrième épouse vinrent la bousculer du trône.

À son septième voyage, l'homme de Barbès se construisit une boutique bien approvisionnée à l'entrée de sa demeure et s'installa définitivement au village. Devenu l'emblème de l'émigration réussie, on lui demandait son avis sur tout, les visages se faisaient polis à sa rencontre, même le sable se lissait au passage de ses longs boubous amidonnés. Vous

vous demandez toujours comment il avait gagné son argent en France ? Écoutez Radio Sonacotra.

Mediabé

– Frotte, frotte ! Est-ce que tu ne comprends pas quand on te parle ?

Comme Rose-Aimée, agenouillée sur le sol, s'apprêtait à attirer vers elle le seau d'eau mousseuse, d'un coup de pied monsieur Modestin l'envoya valser à l'autre bout de la pièce. Un grand calme s'empara de Rose-Aimée. Elle qui avait peur de tout brusquement se sentit forte. D'où lui venait cette détermination, ce courage de se lever et de faire face à monsieur Modestin ?

C'était comme si un loa l'avait chevauchée, Ogoun Ferraille, Ogoun Badagri... Comme si l'esprit de ses ancêtres africains, qui avaient conquis leur liberté en battant les puissantes armées envoyées par Bonaparte, la possédait à nouveau. À sa manière, elle revivait le combat de Makandal, de Boukman* qui hurlait :

« Bon Dieu, qui fais le soleil,

Qui soulèves la mer,

Qui fais gronder l'orage,

Écoute la liberté qui est dans nos cœurs !

*Ah oui, redressons la tête pour défendre
notre dignité ! »*

Elle se mit debout et, regardant monsieur Modestin, fit simplement, jetant sa serpillière :

– Frottez vous-même !

Dehors, la paupière de l'œil jaune du soleil était plissée de rires comme s'il approuvait la révolte de sa petite fille. Car le soleil est notre père à tous. C'est le père du monde. C'est lui qui fait germer les plantes, bourgeonner les arbres, qui suspend aux buissons les corolles de l'hibiscus* ou les flèches sanglantes du balisier. C'est sous son baiser que la mer se peuple de poissons et c'est pour se rapprocher de lui que les oiseaux traversent le ciel.

D'un pas résolu, Rose-Aimée retourna vers la Saline. Non, elle ne reviendrait plus jamais courber son dos et user sa jeunesse sur les carreaux du « Kentucky Fried Chicken ». Et personne ne devait accepter de travailler dans ces conditions. Pour quelques gourdes par semaine, perdre, avec son honneur, le respect de soi-même ?

Maryse Condé, *Rêves amers*, 2005

courait à ras d'asphalte. L'asphalte... Mon regard parcourait toute l'étendue et ne vit pas de limite à la pierre. Là-bas, la glace du feldspath, ici, le gris clair de la pierre, ce noir mat de l'asphalte. Nulle part la tendre mollesse d'une terre nue. Sur l'asphalte dur, mon oreille exacerbée, mes yeux avides guettèrent, vainement, le tendre surgissement d'un pied nu. Autour, il n'y avait aucun pied. Sur la carapace dure, rien que le claquement d'un millier de coques dures. L'homme n'avait-il plus de pieds de chair? Une femme passa, dont la chair rose des mollets se durcissait monstrueusement en deux noires conques terminales, à ras d'asphalte. Depuis que j'avais débarqué, je n'avais pas vu un seul pied. La marée des conques sur l'étendue de l'asphalte courait à ras. Tout autour, du sol au faite des immeubles, la coquille nue et sonore de la pierre faisait de la rue une vasque de granit. Cette vallée de pierre était parcourue, dans son axe, par un fantastique fleuve de mécaniques enragées. Jamais, autant que ce jour-là, les voitures automobiles — que je connaissais cependant — ne m'étaient apparues ainsi souveraines et enragées, si surnoises bien qu'obéissantes encore. Sur le haut du pavé qu'elles tenaient pas un être humain qui mar-

chât. Jamais je n'avais vu cela, maître des Diallobés. Là, devant moi, parmi une agglomération habitée, sur de grandes longueurs, il m'était donné de contempler une étendue parfaitement inhumaine, vide d'hommes. Imagines-tu cela, maître, au cœur même de la cité de l'homme, une étendue interdite à sa chair nue, interdite aux contacts alternés de ses deux pieds...

Cheikh Hamidou Kane, *L'Aventure ambiguë*, 1961

Dès qu'ils approchaient de la gare du Nord, ils se sentaient attirés par son atmosphère chaleureuse, ses formes féminines et par sa lumière douce qui avait la couleur d'une bonne bière. C'était un peu leur port où ils débarquaient au gré de leur humeur, de leur fantaisie. Après avoir foulé les pavés de la place Napoléon III, ils avaient, en passant les grilles, l'impression d'être dans le ventre d'une baleine pacifique et maternelle. Protégés par ses murs percés de grandes fenêtres en demi-cercles, ils restaient dans le hall, immobiles, en confiance, goûtant le temps qui s'écoulait paisiblement. Qui sait, peut-être auraient-ils la bonne surprise d'apercevoir, parmi les milliers de voyageurs, un ancien collègue de travail, un vieil ami descendu du train ou en partance pour des villes qu'ils ne connaissaient pas et qu'ils n'auraient plus à présent l'occasion de connaître.

N'ayant jamais eu de vraies maisons à eux, ils demeuraient là, au milieu des mouvements de la foule, du ballet incessant des bagages, de l'alignement des panneaux publicitaires qui changeaient régulièrement de visage. Entre la verrière aux carreaux bleus et blancs, les lampadaires, les kiosques à journaux et les larges escaliers de la bouche de métro, ils entendaient le bourdonnement des machines, le roulement des chariots chargés de sacs postaux, la voix des haut-parleurs, le frissonnement mécanique du tableau des départs que Zalamite avait dans son rêve trouvé étrangement vide. Cette agitation les rassurait. Ils étaient bien sous l'immense toit soutenu par d'élégants piliers en fonte ouvragée. Parfois le vol d'un pigeon au-dessus des caténaires donnait envie de partir. Avant, disait Bartolo, les trains étaient plus lents, plus lourds et on les entendait venir de loin.

Abdelkader Djemaï, *Gare du Nord*, 2003

— Je n'ai jamais été en Afrique, et j'aimerais tant y aller. Il me semble que j'y apprendrais très vite à « comprendre » les choses comme vous. Elles doivent être tellement plus vraies, vues de cette façon.

— Peut-être ne faut-il pas, justement, répondit-il. C'est pour apprendre à « comprendre » autrement que nous sommes ici, nous tous qui ne sommes pas d'Occident. C'est à quoi vous devez d'être née ici.

— Mais je ne veux pas ! Ici, tout est tellement aride. Vous savez, j'ai très bien compris, tout à l'heure, quand vous parliez. Comme vous aviez raison !

Ses grands yeux étaient fixés sur Samba Diallo, pleins d'espoir, comme si elle eût attendu qu'il lui donnât tout de suite ce pouvoir de « comprendre » les choses et les êtres qu'il avait évoqué.

« Sentirait-elle vraiment « l'exil », cette fille née aux bords de la Seine ? Cependant, elle n'a jamais connu qu'eux. Et son oncle Marc ? A mes premiers mots, ils se sont reconnus des nôtres. Le soleil de leur savoir ne peut-il vraiment rien à l'ombre de notre peau ? »

Samba Diallo était loin de se douter de l'effet considérable que ses paroles — ces aveux qu'il avait regrettés dès qu'il les avait proférés — avaient produit sur « l'exilée des bords de la Seine ». L'exil d'Adèle, à bien des égards, était plus dramatique même que le sien. Lui, du moins, n'était métis que par sa culture. L'Occident s'était immiscé en lui, insidieusement, avec les pensées dont il s'était nourri chaque jour, depuis le premier matin où, à L., il avait été à l'école étrangère. La résistance du pays des Diallobé l'avait averti des risques de l'aventure occidentale.

L'exemple toujours vivant de son pays était là, enfin, pour lui prouver, dans ses moments de doute, la réalité d'un univers non occidental. Adèle n'avait pas son pays des Diallobé. Lorsqu'il lui arrivait de percevoir en elle un sentiment ou une pensée qui lui parût trancher d'une certaine façon sur la toile de fond de l'Occident, sa réaction avait été, longtemps, de s'en écarter avec terreur, comme d'une monstruosité. Loin que cette ambiguïté décrût, elle s'accroissait au contraire de sorte que, progressivement, Adèle s'installa dans la conviction qu'elle était anormale de quelque manière. Ce soir, en parlant sans retenue, comme il l'avait fait, de ce que lui-même n'était pas loin de considérer comme une monstruosité honteuse, Samba Diallo venait, sans le savoir, de donner figure humaine à cette partie d'elle que la jeune fille croyait sans visage.

Cheikh Hamidou Kane,
L'Aventure ambiguë, 1961

Décloisonner les imaginaires : la littérature comme phénomène transculturel

A TÂM ET CÁM

• Hũu NGOC et Françoise CORRÈZE, *Anthologie de la littérature populaire du Viêt-nam*, © L'Harmattan, 2005

Il était une fois, dans les environs de Thang Long un couple de paysans qui, sans être riches, vivaient dans l'aisance. Ils eurent la joie d'avoir une fille nommée Tâm (Brisure de riz). Mais leur bonheur, hélas, fut de courte durée. Tâm venait d'avoir trois ans quand sa mère mourut.

Son père vécut quelque temps avec Tâm. Il se plaignait souvent de n'avoir pas de fils pour perpétuer le culte des ancêtres. Aussi trois ans plus tard, prit-il une autre femme.

Celle-ci était très bonne pour Tâm. Le père se réjouissait de son choix. Il fut pourtant déçu quand, au lieu du fils attendu, elle mit au monde une fille que l'on appela Cám (Son de riz). À quelque temps de là, il mourut à son tour.

La belle-mère changea du tout au tout. Elle se consacrait entièrement à sa fille et chargeait Tâm des besognes les plus ingrates.

Les enfants grandissaient. Tâm devenait de plus en plus belle malgré les mauvais traitements. Cám restait laide, malgré les soins prodigués. La jalousie accrût encore la méchanceté de la marâtre.

Dans ce foyer où seule Tâm travaillait, la gêne succédait à l'aisance.

Un matin, la mère ordonna aux deux sœurs d'aller pêcher dans la rizière que l'inondation saisonnière, comme chaque année, avait peuplée de crabes, de crevettes et de petits poissons.

– Celle qui fera la meilleure pêche aura droit à un beau cache-seins rouge, promit-elle.

Tâm, courageusement, s'enfonça dans la boue grasse

de la rizière. Quand vint midi, sa nasse était pleine. Cám, qui avait cueilli des fleurs ou poursuivi les papillons sur les diguettes, n'avait dans son panier que quelques pauvres petits crabes. Mais aussi envieuse que paresseuse, elle ne voulait pas que le beau cache-seins lui échappât.

– Ma sœur Tâm, dit-elle, en pêchant, tu t'es éclaboussée. Notre mère va sûrement te gronder. Plonge-toi dans la mare.

Tâm, sans méfiance, alla se baigner. Cám, prenant, vivement le panier de sa sœur, en vida le contenu dans le sien et rentra à la maison où elle obtint son cache-seins rouge.

Tâm, assise sur la diguette de rizière, se mit à pleurer. Le Bouddha lui apparut :

– Pourquoi pleures-tu, mon enfant ? demanda-t-il.

Quand elle eut raconté son histoire, il dit :

– Sèche tes larmes et regarde s'il n'y a pas dans ton panier un poisson ou une crevette ?

Et Tâm trouva un poisson *bông*, pas plus gros que le petit doigt, qui frémissait encore.

– Va le mettre dans le bassin en forme de demi-lune couvert de lotus roses à l'est de la pagode.

Le petit poisson ranimé disparut aussitôt sous de larges feuilles rondes.

– Chaque jour, tu lui réserveras quelques grains de riz et tu diras :

« *Bông bông, bang bang !*

Monte manger mon riz d'or, mon riz d'argent,

Refuse le riz moisi et la soupe froide d'autrui ! »

J'essaie de lire un livre dans la bibliothèque de mon père. Si je l'ai pris, c'est parce qu'il était au-dessus des autres et était le plus petit de tous. Sur la couverture il y a l'image d'un jeune homme blanc. Quand tu le vois il te paraît très malin, très au courant des choses que même les vieillards ne sauront pas jusqu'à leur mort. Il est comme un ange avec sa main gauche qui tient son menton. Son sourire me pousse moi aussi à sourire, même si ce n'est qu'une image qui est en face de moi, pas une personne en vrai. Je me dis : Comme tous les Blancs ce jeune homme a beaucoup de cheveux, et ces cheveux poussent plus vite que les nôtres grâce à la neige qu'ils ont chez eux et qu'on n'a pas chez nous. C'est pas normal.

Derrière le livre on explique de quoi ça parle, qui l'a écrit. On raconte donc la vie du jeune homme au visage d'ange. En lisant ça je pense : Mais à quel moment il a eu le temps de faire ces choses qu'on raconte ici alors qu'il est très jeune, hein ? On dit par exemple que son père a abandonné sa mère. Que sa mère s'est occupée toute seule de cinq enfants. Qu'il a écrit des poèmes très tôt et que même un adulte qui s'appelle Paul Verlaine l'a tellement aimé qu'il a failli le tuer avec un pistolet.

Une saison en enfer, c'est le titre du petit livre que je feuillette. Il y a dedans un autre titre que j'aime bien : *Mauvais sang*. C'est on dirait une façon de parler de chez nous. En lingala, *mauvais sang* signifie *makila mabé*. Or quand maman Pauline dit en lingala que quelqu'un a le mauvais sang ça veut dire qu'il est mal né, qu'il n'a pas de chance, qu'il est foutu, que même les oiseaux qui passent dans le ciel font caca sur lui. Je ne sais pas si c'est ce que voulait dire aussi ce jeune homme au visage d'ange qui devait être en colère pour choisir un titre comme ça qui peut porter la malchance à celui qui va lire son livre.

Je m'arrête sur une page et je lis tout bas on dirait que je suis en train de prier :

J'ai horreur de tous les métiers. Maîtres et ouvriers, tous paysans, ignobles. La main à plume vaut la main à charrue.

On dit derrière la couverture du livre que c'est un livre de poèmes, or il n'y a pas de lignes qui sont séparées et qui sonnent pareil à la fin comme dans le poème que Lounès m'avait récité. Est-ce que ça signifie que je ne suis pas obligé de suivre ce que Lounès m'a raconté ? Y a des mots et des expressions très difficiles pour moi dans ce poème. Il faut que je demande l'explication à Lounès ou que Lounès demande à son professeur au collège. Par exemple j'ignore ce que veut dire « la main à plume ». C'est peut-être la main d'un sorcier blanc qui se déguise la nuit en oiseau pour prendre les enfants et les emmener en enfer pendant une saison. Oui, c'est peut-être ça puisque, un peu plus haut, le jeune homme parle de ses ancêtres qui sont des Gaulois et que ces Gaulois étaient de vrais bandits, ils étaient « *les écorcheurs de bêtes, les brûleurs d'herbes les plus ineptes de leur temps* ». C'est bizarre car nos ancêtres à nous aussi étaient comme ça. Ils sont peut-être les parents lointains de ces Gaulois. Je comprends maintenant pourquoi mon père m'a dit un jour qu'à son époque, à l'école, on leur faisait répéter que nos ancêtres étaient des Gaulois.

Dans le poème en question, je trouve « la main à charrue ». J'ai déjà entendu le mot « charrue » de la bouche de tonton René lorsqu'il me parle de l'agriculture. Quand je veux vite faire les choses ou que je les fais dans le désordre, il m'engueule et me lance :

— Ne mets pas la charrue avant les bœufs !

Donc la charrue doit toujours être derrière les bœufs pour qu'ils la tirent. Or le jeune homme parle de « la main à charrue ». Ça complique les choses parce que, entre la main qui a la plume et la main qui a la charrue, je suis vraiment perdu.

Alain Mabanckou, *Demain j'aurai vingt ans*, 2010

La princesse était éléphanteresse ! L'éducation des princesses touareg est assurément la plus soignée et la plus exigeante du monde. On lui apprend à réciter le Coran et à jouer de la harpe. Mais très peu. L'essentiel de l'éducation est assuré par la grand-mère tortionnaire.

[...]

Mme Sali Karami était une vraie princesse ; elle avait quatre esclaves à son service, deux castrés et deux femmes. Maclélio compléta la livrée. Les castrés et les Négresses esclaves s'activaient toute la journée autour de la princesse. La nourrissaient, la tournaient et lavaient. Mais rarement tout le corps ; la princesse ne prenait de grand bain qu'une fois par an. Maclélio gardait l'entrée de la tente et intervenait surtout pour faire hisser et descendre – et ce n'était pas facile – la princesse dans sa cage sur le dos du chameau au cours des interminables errances de la tribu dans le désert.

La princesse était admirée comme la plus talentueuse musicienne des sables. Mais il fallait être un homme du

désert, un homme du silence et des espaces infinis pour apprécier des sonates aussi monotones que les dunes. Elle pinçait de la harpe toute la journée pour son mari, mais surtout pour ses nombreux amants. Car la princesse était très courtisée. Dès que le mari sortait de la tente, un des amants se faufilait et s'attribuait le seuil en y plaçant ses chaussures. Nul autre ne pouvait plus le déloger, les importuner, même pas le mari. Le savoir-vivre touareg interdit à tout mâle, même au mari, de s'introduire dans une tente où une dame est en compagnie.

Quand le prince était absent, il n'était pas rare que la princesse reçoive l'un après l'autre jusqu'à trois amants dans la journée. Maclélio, en impénitent voyeur, finit à force de scruter par toutes les fentes de la tente à apprendre la technique des maigrelets Touareg à tourner la princesse.

Un après-midi (le prince bien sûr est absent et aucune paire de chaussures n'interdit l'entrée de la tente), la princesse me fait mander, moi, Maclélio. Je verrouille l'entrée de la tente en plaçant mes sambaras sur le seuil. Ce que je vois ? Indescriptible, unique ! Les plus bouffies jambes du monde en l'air. Les plus maflues fesses sur un tapis et, au milieu... une féminité simplement planétaire. La Négresse esclave est en train de nettoyer. Les mouches tournoient. Dans la pénombre j'entends une faible voix, la voix de la princesse me commandant d'opérer et de réaliser immédiatement, de m'exécuter rapidement.

Ce n'est pas une tâche que j'avais prévue ; je ne m'y suis pas préparé ; je mets du temps à comprendre et bafouille. La condition d'esclave ne me laissant pas le choix, j'obtempère et me mets à me mouvoir, à ramper (comme un margouillat sur la coupole de la basilique de Yamoussoukro) sur le plus gros bedon du monde, le planétaire. Je me sens, me trouve insignifiant, dérisoire.

Ahmadou Kourouma, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, 1998

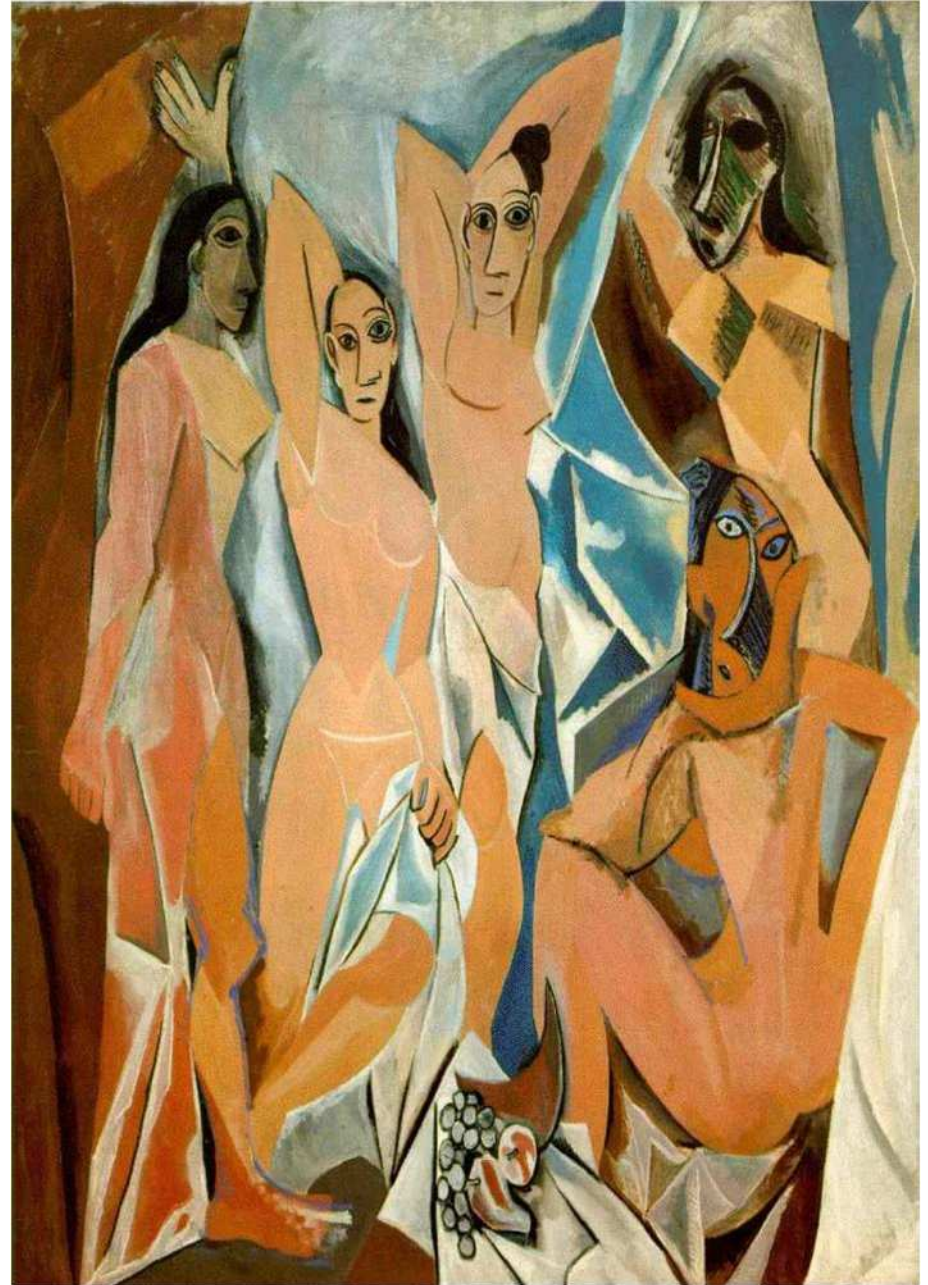
Du temps que la Nature en sa verve puissante
Concevait chaque jour des enfants monstrueux,
J'eusse aimé vivre auprès d'une jeune géante,
Comme aux pieds d'une reine un chat voluptueux.

J'eusse aimé voir son corps fleurir avec son âme
Et grandir librement de ses terribles jeux ;
Deviner si son cœur couve une sombre flamme
Aux humides brouillards qui nagent dans ses yeux ;

Parcourir à loisir ses magnifiques formes ;
Ramper sur le versant de ses genoux énormes,
Et parfois en été, quand les soleils malsains,

Lasse, la font s'étendre à travers la campagne,
Dormir nonchalamment à l'ombre de ses seins,
Comme un hameau paisible au pied d'une montagne.

Charles Baudelaire, « La Géante »,
Les Fleurs du Mal, 1857-1861





© Jacques Tassier

Merci de votre attention !

Virginie Brinker

Virginie.Brinker@u-bourgogne.fr

<http://la-plume-francophone.over-blog.com/>